AEBELLE REBLIE

Amélie LOUIS

« Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire. »

Jacques Derrida.

Paris, place de la Concorde. J'ai vingt sept ans et devant moi cent chemins possibles à dessiner dans la lumière vibrante d'un après-midi de juin.

Dehors, il y a l'énergie de la ville, la foule à marée montante, j'imagine ces mille vies et autant de routes qui se croisent cet après-midi là, dans cette lumière là.

A l'intérieur des quelques mètres carrés confinés où j'attends mon heure, la chaleur phagocyte l'oxygène, brouille mes pensées, liquéfie mes paroles.

Assis dans un fauteuil de toile noire, la tête entre les mains, je cherche à ralentir les battements de mon cœur au rythme de ma respiration. Expirer, sentir mon ventre se creuser, mon corps se vider jusqu'à n'avoir plus d'air du tout, le corps désempli, rester un instant suspendu au bord du vide jusqu'au besoin irrépressible de faire entrer l'air.

On frappe à la porte.

Une journaliste inattendue vient déployer sa trentaine conquérante, blonde liane lisse, si parfaite dans sa robe blanche aux emmanchures échancrées, aux bretelles croisées sur son dos nu, un sourire fixé par un rouge baiser impeccable, auréolée d'un parfum fleuri, comme un défi à la moiteur ambiante. Elle est en service commandé. Aux vieux routards les stars du rock, à elle le chanteur néophyte d'un groupe inconnu des pinces-fesses parisiens dont la tête n'est même pas sur les affiches. Rend-elle service à une collègue en vacances ?

A un autre moment j'aurais sans doute voulu la séduire, user des mots et du regard jusqu'à dompter sa perfection, sentir craqueler le vernis, toucher l'émotion, la réduire enfin à une marionnette ordinaire dans une chambre anonyme. Mais, à cet instant, je voudrais juste qu'elle arrête les questions prévisibles de son sacerdoce zélé. Je guette la porte, espérant ardemment une incursion opportune. La belle croise mon regard impatient, accueille avec soulagement de n'avoir pas à élaborer d'excuse pour prendre congé, décroise ses jambes, jette au fond de son sac le bloc notes où elle a griffonné quelques mots impatients.

Elle ouvre le battant, me tend une main absente, déjà ailleurs. Nos politesses indifférentes sont camouflées par le grondement du backstage, éclipsées par la rumeur du tourbillon humain qui s'engouffre par vagues haletantes. La robe blanche disparaît en claquant la porte sur le tapage du dehors déchiré parfois par les éclats de rire du groupe dans la pièce d'à côté, les accords de guitare de Jérôme.

Je me réinstalle dans le fauteuil de toile noire. Tête dans les mains, je m'enfonce à nouveau dans cet isolement intérieur où ma respiration éteint progressivement les rumeurs du monde. Le temps devient élastique.

Deux coups secs à la porte, une voix d'homme, inconnue.

- C'est à vous dans trente minutes.

L'avenir commence-t-il ici comme le proclame l'euphorie de mes compagnons d'errance musicale ?

La crispation lancinante de mon estomac me rappelle que toute page qu'on ouvre c'est une autre qu'on ferme, chaque saison porte en elle la sépulture de la précédente. Je le sais comme je respire, ce fut mon premier apprentissage, car le début de ma vie n'a été qu'une infinie succession de deuils. Les morts de la guerre, la mort de ma sœur, la mort de l'enfance, la mort dans l'âme, car la mort est un état d'âme.

Tant de morts autour d'une vie.

Le voile noir de la guerre flottait sans fin sur le village, son ombre passait dans le regard de mes parents où voguaient en silence le nom de ceux qui ne reviennent pas. En silence, car les adultes croient que le cœur des enfants n'est pas assez robuste pour affronter la noirceur des mots, alors ils se taisent et confient à leurs affects innocents la toute puissance de fabriquer des légendes.

Mais parfois les chiens de guerre décidaient d'exposer l'épouvantail de leurs obscénités et précipitaient le cadavre disloqué d'un qui avait disparu depuis des jours ou des mois, au milieu de la place, là où les enfants jouaient, et confisquaient leur innocence avec la même inconséquence qu'ils avaient volé la vie de l'homme qui gisait exsangue sous leurs regards.

J'ai quatre ans ou peut-être un peu moins. Je ne le sais pas car le temps n'existe pas, pas encore.

J'ai quatre ans ou presque, en mille neuf cent soixante deux, mais le temps n'existe pas et l'espace à l'extérieur de ma maison s'étend de la porte qui reste toujours ouverte, jusqu'à la place du village, et parfois jusqu'au puits lorsque ma mère m'y autorise. Cela, je le sais.

Le battement d'un cœur au loin, une pulsation sourde qui enfle, se dilate à mesure qu'approche le souffle d'un animal gigantesque. Son martèlement emplit l'espace, ma poitrine palpite au diapason du monstre que je cherche du regard à l'horizon. C'est un point au lointain, je devine le géant haletant avant qu'il crève les nuages et s'immobilise au-dessus de moi dans un déchaînement métallique, une bourrasque de poussière. Les membres paralysés, je reste planté là, m'attendant à mourir dans l'explosion de ma cage thoracique.

Un cadavre ensanglanté tombé du ciel à mes pieds est mon premier souvenir conscient, avec la mémoire physique d'un phénomène étrange. Je me dissocie de mon corps et me mets à survoler l'homme exsangue, les yeux exorbités, les poumons remplis des tourbillons de poussière soulevés par les pales effrénées, j'entends la voix menaçante d'un soldat et je sens confusément qu'elle insuffle une toxine aigre dans mes veines. Puis le monstre prend de la hauteur, le battement cadencé s'éloigne. Quand l'hélico disparaît, la poussière vibre encore longtemps dans le soleil qui décline.

Je flotte toujours hors de mon corps quand les cris de ma mère emplissent l'espace, et qu'elle court se jeter sur le corps désarticulé.

Je ne connaissais pas bien ce géant aux boucles noires ébouriffées, j'avais compris vaguement qu'il faisait partie de la famille, en fait je n'en savais rien. Ce corps terreux a désormais incarné pour moi tous ceux dont l'absence peuplait les silences de mes parents.

C'était la guerre et je ne le savais pas. Peu de temps après, quelques jours, quelques semaines, ma mère s'est accroupie devant moi, et m'a dit « C'est fini la guerre, nous sommes libres. Tu comprends ? »

J'ai fait « oui » de la tête. Je ne comprenais pas tout, mais je déchiffrais dans sa voix et dans son regard, que je pouvais désormais jouer tranquille sur la place avec ceux de mon âge.

Je comprendrai bien plus tard que nous sommes tous enfants d'une guerre. Les grands enjeux géopolitiques se déplacent, mais chacune de nos histoires familiales est un jour marquée par la guerre qui a transfiguré le cours des choses pour la génération de la guerre et pour toutes celles d'après.

Il y eu d'autres morts, d'autres étoiles filantes dans mon ciel tourmenté, ceux qui avaient pris les armes clandestines et ne sont pas revenus, ma petite sœur furtive repartie dériver dans les limbes à peine née, d'autres fois les yeux rougis de ma mère, d'autres fois l'échine courbée de mon père, d'autres jours muets.

Comme la guerre s'est éloignée, la vie a repris doucement son cours rythmé par les rituels rassurants, ceux du quotidien, ceux des fêtes et des saisons, et aussi par des naissances, mon frère Ahmed d'abord, puis ma sœur Karima trois années plus tard.

Je n'avais guère la notion du temps, je l'ai perdue tout à fait en grandissant, mais j'ai appris peu à peu à construire des murailles autour de mes émotions, à les regarder vivre de l'extérieur. Je me croyais désormais bien à l'abri du tourment.

C'est alors que la menace d'un autre deuil impossible m'a harponné par les tripes un matin d'hiver soixante dix. Un sentiment prémonitoire avait commencé à distiller une douleur lancinante depuis plusieurs mois déjà, lorsque je surprenais les conversations des adultes qui caressaient un ailleurs lumineux en France.

J'avais douze ans, et à l'évocation du possible exode, j'endossais résolument le rôle composite et attendu qui alliait la force de l'aîné à l'insouciance adolescente. Mais en secret je m'emplissais désespérément de la générosité des orangers, de la beauté râpeuse des oliviers, des vagues incessantes du sable à l'horizon, de la lumière ondulante des blés sous le soleil, des haies hérissées de figues de barbarie, de la sensation de mes pieds dans le sable brûlant. J'observais avec une avidité éperdue les moindres détails de la cueillette des pois chiches, de la préparation du repas, je respirais les parfums mêlés de cumin, de coriandre et de menthe, je brûlais des cris des enfants sur la place palpitante de soleil, et ma gorge se serrait des sanglots abandonnés par tous les deuils que je croyais enfouis.

Et puis mon père est parti seul, pour chercher du travail. Il envoyait des lettres et de l'argent, des lettres que ma mère se faisait lire par un voisin, qu'elle ressortait chaque soir, et dont elle nous récitait les passages qui nous étaient destinés, puis qu'elle rangeait dans une boîte métallique avec les papiers importants.

Alors la vie reprenait le dessus puisque tout était en ordre. Je reprenais haleine, je classais les projets migratoires de ma famille au rayon fantasmes et utopies, je voulais croire à un retournement de dernière minute, un obstacle imprévu, un retour inattendu de mon père qui aurait fait brusquement fortune. Mais un soir, au retour de l'école, il y a les billets d'avion sur la table de la cuisine.

Pour ma mère le désir, l'espérance, l'aventure, la rencontre avec sa destinée. Pour Karima ma sœur et Ahmed mon frère, respectivement cinq et huit ans, une expédition fantastique, comme un saut dans le jardin d'Alice. J'affiche comme convenu implicitement à l'égard de ma famille et vis-à-vis de mes copains un flegme distingué, mais à l'intérieur, un fracas assourdissant que je suis le seul à entendre. Mes repères se disloquent, ma famille se dérobe, mes copains, ma maison, mon royaume de toute puissance va être englouti à tout jamais.

J'ai mal, j'ai peur.

Mal de la perte, que dis-je de la mutilation de cet univers dont je suis façonné, ses couleurs, ses parfums, ses palpitations. J'ai peur de cet ailleurs obscur, de cet abîme ou vivent ces inconnus qui ont jeté le cadavre d'un des miens à mes pieds lorsque j'avais quatre ans. Il y a eu avant et après ce jour là. Avant il y avait les mystères de la vie, la nuit, les étoiles, le soleil, le vent, et Allah aussi, qui avait la haute main sur la marche du monde. Après, Allah a disparu, laissant la responsabilité des évènements à ces hommes, et la nuit est devenue noire.

L'aéroport d'Alger, la foule en file indienne à l'enregistrement des bagages, la douane, l'attente, trois heures interminables, puis l'embarquement. Je suis assis en bordure d'allée, à côté d'un couple à la cinquantaine

élégante qui m'ignore ostensiblement. Ma mère, mon frère et ma sœur occupent la rangée devant moi. L'avion m'arrache à mes racines dans une déflagration terrifiante. Je hurle et personne n'entend, ni la rangée de droite, cette jeune fille à l'apathie exaspérante plongée dans «L'assommoir » depuis la salle d'embarquement, ni cette femme somnolente qui a dû avaler un sédatif, ni ce jeune homme au costume gris et aux lunettes fumées, et surtout pas ma mère collée au hublot, hypnotisée, ni Karima et Ahmed assis à ses côtés et qui trompent leur trouble par une agitation entrecoupée de fous rires nerveux. Le sourire aseptisé de l'hôtesse, la promiscuité, le mugissement des moteurs, les oreilles qui claquent, la poussée inexorable au-dessus des nuages, je survole un petit garçon de quatre ans seul au milieu de la place, dans un tourbillon de poussière ocre. Ecorché vif, mourir ici ou me construire une carapace en béton armé. Alors la mort affective foudroie quelque chose à l'intérieur. A la place, une boule de colère qui enfle à m'étouffer, mon sang bouillonne.

Vais-je exploser?

J'ai peur de sortir de moi-même dans un désordre fracassant.

Concentré sur mon cataclysme intérieur, yeux fermés, je m'applique à ralentir ma respiration, apaiser mon cœur, ramener le calme dans ma cage thoracique, en quête d'un ancrage.

Afrique, je me recueille sur tes contours appris par cœur à l'école.

Namibie, sables du Kalahari, mirages qui flamboient des bouts de soleil calciné.

Tropique du Capricorne, parallèle de 23° 26′ 16″ de latitude sud.

Côtes de l'océan Atlantique, je suis tenté de traverser par le Mali, non, respirer, ralentir encore, longer la côte.

Guinée, l'indépendance l'année de ma naissance, avec Ahmed Sekou Touré Président, « préférer la pauvreté dans la liberté à la richesse dans l'esclavage ». Mon père en est-il averti ?

Sénégal, océan et savane, Saint-Louis, Ile de Gorée, Niokolo Koba, puissance de la vie en liberté.

Mauritanie, terre de passages, espace infini où les dunes défient le vent.

Maroc, chaîne majestueuse de l'Atlas.

Algérie enfin, m'attarder le long des côtes méditerranéennes, Oran, Mostaganem, Blida, Alger.

Je ressuscite dans un sommeil inattendu à l'approche de la mer rouge.

Orly, hiver mille neuf cent soixante et onze. L'attente aux bagages, puis à la douane, et maintenant l'après-midi s'effiloche lentement dans des minutes interminables. Une angoisse obscure nous conglomère les uns aux autres tels des naufragés dans ce hall immense.

Enfin, sa silhouette tant espérée, nous sommes accueillis par mon père en retard pour cause de train bloqué par le gel, et par un froid inhospitalier. Je

claque des dents dans le wagon qui roule vers l'est sous un ciel métallique. La nuit tombe, éclairée par le paysage immaculé qui défile sous nos yeux tel un interminable hôpital où tout glisse en silence. C'est la première fois que je vois la neige. Et dans cette atmosphère étouffée, des extraterrestres parlent une langue que je ne comprends pas. Mon père m'explique qu'ils sont allemands, ils retournent chez eux car nous roulons vers l'est.

La neige laisse place au gel, tunnel de brouillard givrant, branches de cristal, les prés sont recouverts d'une pellicule blanche qui semble craquante.

La première nuit dans mon nouveau lit m'emporte de la noire lévitation d'un de ces sommeils qui anesthésient les nerfs brisés, les séparent du corps pour un voyage sans mémoire. Lorsque j'émerge, il fait encore nuit, mais ma chambre dont les volets sont restés ouverts, est baignée de la lumière des réverbères. Je me lève, découvre sous mes pieds la sensation un peu rêche d'une moquette dont je constaterai plus tard qu'elle est verte, et m'approche de la fenêtre.

En hypnose, un peu effrayé, j'ai les yeux écarquillés par le spectacle étourdissant des milliers de flocons qui dansent en cadence comme des papillons dans la lumière jaune.

Brusquement, tous les réverbères s'éteignent. La lumière devient bleue, les rues, les arbres, les immeubles, les voitures, sont enrobés de coton. Je prends conscience qu'un radiateur m'enveloppe d'une chaleur douce comme un soleil de juin, et je me sens d'un coup comme à l'intérieur d'un cocon.

Dès le premier jour, le fonctionnement familial reprend ses droits. Mon père se réclame de l'autorité, celle qui édicte les règles, c'est un homme aride de mots qui sait monter le ton et se faire obéir sur le champ d'une phrase. Il ne sait guère jouer et reste distant avec Karima, mais Ahmed et moi avons le privilège de grands moments de complicité au cours de séances de bricolage qui de manquent pas.

Ma mère est discrète, mais pas effacée, sobrement attentive. Avec moi qui ai si peu d'écart avec elle, qu'elle pourrait être ma grande sœur, elle entretient une relation qui oscille entre des excès d'autorité et des confidences amicales. Elle n'a pas choisi son mari, pas choisi non plus d'avoir des enfants. C'est l'exigence de la vie, le cycle immuable des générations. Elle n'a sans doute pas choisi le moment, mais je sens confusément que moi, j'ai choisi de venir au monde par ces parents-là. Lorsque j'éprouve cette puissance de la destinée, c'est une joie secrète qui coule dans mes veines.

J'en oublierais presque cette planète glaciale qui porte tous leurs espoirs d'une vie meilleure, et en premier lieu, un travail pour mon père. Tenir, rester debout, chercher un indice d'espérance, garder foi dans le discernement de mes parents.

La porte s'ouvre, Nabil passe une tête ahurie dans

l'entrebâillure et me lance dans un fracas de musique et de voix.

- Trois cent mille, ouaouh! Trois cent mille.

Je pose sur lui un regard absent. Il comprend que j'ai besoin de solitude. La porte se referme.

Trois cent mille spectateurs. Je ne sais pas ce que représente cette marée humaine place de la Concorde.

Je jette un œil à ma montre.

Encore vingt huit minutes.

Respirer.

S'envoler.

Juin soixante douze, j'ai quatorze ans.

Je suis timide, sentiment d'insécurité au contact des autres, souffrance enrageante et quotidienne. A ressentir les regards hostiles d'inconnus, la phobie d'être observé en engendre d'autres, peur d'être maladroit, ridicule, hantise d'être jugé, rejeté, abandonné à un monde sans repère.

Comme bouclier, je cultive une absence faite de froideur, d'évitement, de distance apparente, et lorsque la rencontre devient inévitable, je fais preuve d'un affront insolent.

Au collège, je progresse dans une crispation permanente et solitaire. Fiévreux, aux aguets, j'écoute, je décrypte les codes, j'assimile les balises comportementales, je démêle l'écheveau du système auquel je tente de m'adapter au mieux. Et quand je ne comprends pas, j'affiche un sourire arrogant.

Je souris beaucoup, avec impertinence souvent,